

LA GRÈCE DANS MA VIE

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΞΕΝΟΥ ΕΤΑΙΡΟΥ Κ. JEAN GUITTON

Monsieur le Président,

Il y a dans la vie des instants privilégiés, vrais moments d'éternité où il semble que le temps soit suspendu. Ces moments peuvent exister au commencement de la vie, lorsque paraît, comme dit Homère, ἠριγένεια ῥοδοδάκτυλος ἠώς l'aurore aux doigts de rose, fille du matin. Ces commencements peuvent se retrouver lorsque, comme dit encore Homère, δύσεται τ' ἥλιος σκιδωντό τε πᾶσαι ἀγνιαὶ lorsque le soleil se couche et que les sentiers se remplissent d'ombre...

Me voici arrivé à cette heure du crépuscule où je puis jeter un regard sur ma vie passée. Alors, j'aperçois que j'ai toujours désiré voir l'Acropole, venir un jour à Athènes. Et je vous remercie de m'avoir permis de satisfaire ce long désir en me conférant l'honneur, si rare, d'être admis parmi vous.

Pour me présenter à vous, un ange a parlé. Je dis un ange, appelant du nom d'ange, en philosophe, cet être invisible et présent qui semble nous garder, nous pardonner, nous guider, — qui nous voit en Dieu, comme eût dit Malebranche, non pas tels que nous sommes dans l'existence si défaillante, mais tels que nous aurions dû être selon notre essence éternelle.

Je voudrais rectifier ce que vient de dire le Président Tsatsos à mon sujet, en me décrivant moi-même rétrospectivement par la mémoire, en exposant ma relation si longue avec la Grèce, avec Athènes, avec l'Acropole, avec l'hellénisme et le christianisme, avec les problèmes suprêmes qui ont habité mon cœur.

Je voudrais que ces paroles soient sincères comme une confession, définitives comme un testament.

*
* * *

La première révélation de la Grèce, je l'eus en 1912, lorsque je «fis du grec», comme on dit. Alors, j'appris les premiers éléments de votre langue. Je fus émerveillé par les mots grecs, si différents des mots latins que je connaissais seuls: tantôt très longs, comme des fusées à divers étages (que je jouissais de décomposer) tantôt très courts; et alors je savourais les enclitiques, les petits mots

qu'on peut à peine prononcer, qui sont le propre de votre langue et qui traduisent ce *je ne sais quoi* que je mets au-dessus de la couleur: la *n u a n c e*, semblable à ce qu'est dans le visage un sourire.

J'appris donc le grec à l'âge où je n'étais pas encore formé à l'exercice de la pensée. Mais dans tous les arts la forme précède le fond, comme une annonce. Votre langue fut pour moi un cratère où je pus, plus tard, facilement verser le vin exquis de la pensée et de l'amour.

* * *

Les années passèrent. J'entrai à l'École Normale avec l'intention de préparer l'École d'Athènes. L'École Normale était les Propylées de votre Acropole. Mais une loi secrète, comme pour Socrate son «démon», me fit préférer la recherche de la Vérité à la séduction de la Beauté. La Grèce me tentait comme nous tente la Beauté; elle était représentée par l'École d'Athènes, et à l'École Normale par la section des Lettres, alors que la Vérité était représentée par la section de Philosophie. Pour concilier ces deux «transcendants» qui se disputaient mon âme, pour ne pas abandonner le Beau dans la recherche du Vrai, je trouvai une solution ingénieuse, qui était de me consacrer à la philosophie grecque. C'est en 1921 que je pris cette décision, après avoir entendu le testament que vint nous faire à l'École Normale le plus sage des philosophes français, Emile Boutroux. C'était quelques mois avant sa mort; il était venu nous passer le flambeau, comme Socrate mourant. Il nous montra cet idéal que le Président Tsatsos a si bien exprimé: aller jusqu'au sommet, jusqu'à l'arrêt *on*, s'avancer vers l'*épékaina tès ousias*: vers ce que vous avez appelé «le concret absolu».

Je me souviens que Boutroux nous avait cité en grec une phrase que j'ai gardée toute ma vie en moi comme une lumière:

Pôs dè en to pan ti esti kai chôris apanta; (Comment le tout, en quelque sorte, est-il l'un, alors que toutes les choses ont une existence indépendante et singulière?)

En écoutant Boutroux, j'avais l'impression d'assister à l'origine des choses, lorsque la nature crée le Tout en respectant chaque être singulier, comme si cet être unique au monde était un monde à lui tout seul. Et il nous avait aussi cité mystérieusement le mot de Pascal: «Tout est un, mais l'un est dans l'autre comme les trois Personnes».

*
*
*

Ayant alors choisi la philosophie, et singulièrement la philosophie grecque, j'ai consacré quinze ans de ma vie à comparer ces deux « miracles » que sont le miracle juif et le miracle grec, confrontant chaque jour le judéochristianisme et l'hellénisme, après les avoir résumés dans deux génies, Saint-Augustin et Plotin, et les avoir confrontés à la question suprême, qui était à mes yeux (et qui l'est encore) le rapport de l'éternité et du temps.

Pour résumer ce long effort, je dirai simplement ceci: comme mon maître Bergson, j'opposais le temps grec et le temps chrétien. J'exposais que le temps grec se ramène à l'espace, puisqu'il est, selon Aristote, le « nombre de mouvements » et qu'il traduit la ronde des constellations, — alors que le temps chrétien, c'est la durée de la vie intérieure. Mais s'il fallait unir en un sommet ces deux vues et ces deux voies, je dirais avec Platon que le temps est « l'image mobile de l'éternité ».

Dans une conférence comme dans un testament, il existe un seuil difficile à franchir, quoiqu'indispensable. L'heure est venue de vous dire pourquoi le trente-et-un mai, jour où un Ange me fit monter sur l'Acropole, fut une date singulière dans ma vie.

Parmi mes péchés, celui sur lequel j'ai le moins de repentir, c'est d'avoir toujours été attiré par mon contraire, comme si je ne pouvais me connaître que par l'être qui m'est le plus opposé. Souvent, je me suis répété une pensée de Lacordaire, que ma mère m'avait fait apprendre: « Je ne cherche pas à convaincre d'erreur mon adversaire, mais à m'unir à lui dans une vérité plus haute ». Or, de tous les contraires celui qui m'a le plus séduit (celui qui m'a été à la fois le plus intime et le plus hostile) celui de nos écrivains et de nos penseurs, de nos artistes et de nos mystiques que j'ai le plus fréquenté, celui qui fut mon ombre et mon modèle, — c'est l'auteur de la fameuse « Prière sur l'Acropole ». J'avais été, à l'âge sceptique de mon adolescence, si tenté par cette prière que j'en avais appris par coeur plusieurs passages. Plus tard, mûri par l'existence, je m'étais dit que cette prière ne représentait pas la véritable France, la France profonde, la France de Pascal, et que si, jamais un jour, il m'était donné de gravir l'Acropole, dussé-je chuter plusieurs fois et m'ensanglanter les mains, je modifierais, je complèterais, je sublimerais, je rachèterais en quelque sorte la prière de Renan, — cette prière qui était une « antiprière », si pieuse pourtant par les regrets, traversée d'une sorte de sanglot.

Je n'ai en ce moment qu' à fermer les yeux pour vous réciter le début et la fin de la Prière sur l'Acropole de Renan:

«O noblesse! ô beauté simple et vraie! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères»...

Je connaissais aussi par coeur la phrase finale de la prière, où Renan, regrettant avec douleur sa première piété, n'hésitait pas pourtant à rouler la foi «dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts».

En ce jour, pour moi solennel, je voudrais tenter devant vous de chanter l'antistrophe.

Renan avait célébré le miracle grec, qui était pour lui la découverte de la raison en tant qu'incroyante, qu'il opposait à la révélation de Moïse et de Jésus. Mais Renan, quoique si érudit, avait-il assez réfléchi à un autre miracle que je n'ai cessé de contempler, en ramassant dix siècles de votre culture, d'Homère à Grégoire de Nazianze, à Jean Chrysostome? - Non, le génie de la Grèce ne s' est pas borné à célébrer, comme le dit Antigone en Sophocle: «après les merveilles du monde, la plus grande merveille, qui est l'homme». Le génie grec est passé des dieux à Dieu, de la mythologie à la théologie. Et le vrai miracle grec, c'est d'avoir traduit en une langue sans équivalent pour la transparence et l'humaine beauté le message juif et chrétien.

Le plus grand exemple de cette traduction humaine du divin est celui de Saint-Paul, qui, ayant franchi le Bosphore, a prêché l'Évangile aux nations, et singulièrement à l'Aréopage. J'ai souvent admiré le discours qu'il fit aux plus hauts sages de la Grèce. Il n'avait pas parlé alors comme un prophète juif, avec une ardeur exaltée, mais sur le ton de la conversation. On peut dire qu'il avait inventé ce que nous appelons encore l' h o m é l i e. (Dans une lettre écrite aux Corinthiens, Paul avait défini l'essence de Jésus dans un mot grec qui est intraduisible, car les mots d' a m o u r et de c h a r i t é sont des termes banals qui ne l'épuisent pas. Il avait défini Jésus par l' a g a p è. Or, l' a g a p è n'est ni la p h i l i a, qui est une simple amitié et pas davantage, ni la ferveur sexuelle (é r ô s). L' a g a p è, c'est la patience, c'est la douceur, la magnanimité modeste; c'est l'art d'excuser le mal et de se réjouir du bien. L' a g a p è, c'est, si j'osais dire, la beauté de la bonté. Or, l'esprit grec a contribué grandement à décrire et à définir ce qui est l'essence de l'Incarnation, le Verbe se faisant chair pour habiter parmi les hommes, homme lui-même.

Tel est à mon sens, si je faisais à mon tour une prière sur l'Acropole, le

vrai miracle grec. J'ai eu une grande amitié avec la petite fille de Renan, Madame Ciohan-Psichari. Elle me disait qu' à la fin de sa vie Renan n' approuvait plus sa fameuse Prière sur l'Acropole. Renan lui disait: « Je m'écarte des martyrs à cause de ma science critique mais je suis jaloux de leur mort ». De sorte que je ne pense pas être infidèle à l'esprit de Renan en redisant un autre passage de sa prière, qui est une transposition des litanies liturgiques et que je voudrais restituer à sa source:

«Toi seule es jeune, ô Cora; toi seule est pure, ô Vierge; toi seule es saine, ô Hygie; toi seule est forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa; la paix est ton but, ô Pacifique»....

Ayant écrit un livre de philosophe sur la Vierge Marie, je me récite en secret ces lignes de la Prière sur l'Acropole en les appliquant à la Théotokos qui est si présente en Grèce, dans vos Eglises, dans votre liturgie, dans la piété de votre peuple. C'est dans la Théotokos et par elle que Dante et Goethe ont honoré ce que Goethe appelle «l'éternel féminin, qui nous tire vers les cieux».

* * *

Mes chers collègues, je voudrais vous faire une dernière confidence. (Il m'arrive de considérer parfois que la philosophie est une invention bien improbable, et peut être inutile; car, pour adapter l'homme à l'univers, il eût suffi d'une part de la technique et d'autre part de la religion, c'est-à-dire de l'homme o f a b e r et de l'homme m y s t i c u s. Comme on se serait bien passé (et demain hélas! on risque de s'en passer!) de l'homme p h i l o s o p h a n s, je veux dire de cet homme raisonnable qui par sa seule pensée porte, comme Atlas, la charge du Tout!

Or, quel est le peuple qui a pendant des siècles inventé, réinventé sans cesse la philosophie? Quel est le penseur qui, plus que Platon, a exercé sous les formes les plus variées cet art suprême, résumant le passé, annonçant l'avenir? Et en Platon, certes, j'admire le chef d'école, mais plus encore le créateur d'une institution appelée l'Académie, qui s'est renouvelée jusqu'à la fin de l'École d'Athènes et qui, lorsque cette École a été fermée par Justinien, a vu renaître la sagesse grecque, son équilibre, sa mesure dans les monastères bénédictins.

Au coeur de la France j'ai bâti une chapelle, et (comme j'ai essayé de m'exprimer aussi par la couleur, que je considère comme une gloire de la

lumière), j'ai peint l'École d'Athènes et mes trois maîtres, Platon, Aristote, Plotin, interrogés par Jésus. A cette chapelle j'ai ajouté un cloître péripatéticien pour symboliser l'Académie. Ma femme, qui aimait tant la Grèce, a demandé en mourant à reposer dans cette chapelle, près de ce cloître et d'un puits. Demain, je voudrais apporter dans cette Acropole infiniment petite, dans cette chapelle, un peu de votre terre pour la mêler à la terre de France, et pour témoigner à jamais, par ce mélange des deux terres, de ma gratitude à votre égard¹.

Avec raison, Monsieur le Président, vous avez cité une phrase prophétique que j'avais écrite jadis et mise dans la bouche de Charmide: «Je ne sais comment te dire; il me semble que du seul fait que j'aurai vu Athènes, et surtout que je pourrai dire à mes amis que j'ai vu Athènes, la vie va recevoir en moi une teinte neuve».

1. Le hasard a fait que les deux terres ont été mêlées le 11 juin sous la présidence de François Mitterrand, venu à la chaumière en hélicoptère pour me remettre la Légion d'Honneur.